

Les cahiers de la justice

Revue trimestrielle de l'École nationale de la magistrature

#2019/4

TRIBUNE “ **Le déni de la vulnérabilité**
par Denis Salas

DOSSIER [] **Vulnérabilités**

Odile Barral | Colette Camelin | Marie-Hélène Coste Vetro | Magalie Flores-Lonjou |
Jean-Louis Gillet | Damien Le Guay | Claude Martin | Jean-Philippe Pierron |
François-Xavier Roux-Demare | Edwige Rude-Antoine |

CHRONIQUES {

**Réflexions sur le renforcement de
l'indépendance de la magistrature
en Asie centrale**

par Sergey Sayapin

**Penser la vulnérabilité
Les apports de Robert Castel**

par Claude Martin

L'étoffe du magistrat

par Christophe Perrin

La Malchimie de Gisèle Bienne : récit d'une mort injuste

par Colette Camelin

Colette Camelin, Professeur émérite de littérature française à l'Université de Poitiers, a aussi enseigné à Sciencespo (Reims) ¹.

Sylvain, le frère de la narratrice, ouvrier agricole, est hospitalisé pour une leucémie. Il a été empoisonné en « traitant » les champs de son patron. *La Malchimie* de Gisèle Bienne ouvre la porte des chambres où souffrent les malades des pesticides, enquête sur les produits utilisés et sur l'histoire de ces firmes. Face à la « malchimie » mortifère, cependant, l'alchimie de l'artiste donne vie aux êtres, à son frère aimé, à leur enfance dans les champs et les prés « avant les pesticides ». Le récit rend présentes la souffrance de Sylvain, semblable à celle des grands blessés de guerre, et l'angoisse de sa sœur. Le lecteur, devant un bidon de glyphosate, en percevra les effets sur des corps vulnérables. *La Malchimie* résiste par sa force poétique à l'emprise du malheur – pour Sylvain et pour les « âmes errantes » victimes de cette insidieuse violence.

Sylvain, the narrator's brother, an agricultural worker, is hospitalized for leukaemia. He was poisoned by "treating" his boss' fields. Gisèle Bienne's book « La Malchimie » opens the door to the rooms where pesticide patients suffer, investigating the products used and the history of these firms. Faced with the deadly "malchemistry", however, the artist's alchemy gives life to beings, to his beloved brother, to their childhood in the fields and meadows "before pesticides". The story shows Sylvain's suffering, similar to that of the seriously wounded in the war, and his sister's anguish. The reader, in front of a glyphosate canister, will perceive the effects on vulnerable bodies. Illchemicals resists the grip of misfortune with its poetic force - for Sylvain and for the "wandering souls" victims of this insidious violence.

Lors de sa première visite à son frère Sylvain hospitalisé en urgence, Gabrielle, la narratrice, rencontre dans le vestiaire de l'unité de « soins protégés » une jeune femme venue voir son mari, agriculteur atteint d'un lymphome non hodgkinien.

Tout en aidant Gabrielle à endosser la blouse verte et à se coiffer d'une charlotte, la jeune femme parle : « Bayer vous submerge de ses produits phytosanitaires qui vous détruisent à petit feu, vous amènent à abandonner vos champs pour une chambre stérile et fabrique des cathéters et des poches de chimio » ².

1. Colette Camelin est l'auteur de plusieurs livres consacrés à Saint-John Perse et à Segalen.

2. G. Bienne, *La Malchimie*, « Un endroit où aller », Actes-Sud, 2019, p. 27.

Elle voudrait que Bayer paie ses crimes. Aussi, en relation avec l'association Phyto-Victimes, envisage-t-elle de faire un procès à la firme : « Nous allons prendre un avocat. Financièrement, ce sera dur »³. Pour ceux qui soignent son mari, « c'est héroïque mais très incertain et fou »⁴. Gabrielle n'a pas revu la jeune femme. « Ça s'est mal passé » pour son mari, la ferme sera vendue. Le procès n'aura pas lieu.

Quant à Sylvain, atteint d'une leucémie aiguë myéloblastique, il se bat pendant neuf mois aux prises avec de grandes souffrances. Il n'y aura pas non plus de procès, mais Gisèle Bienne écrira un livre, le récit de la fin tragique de Sylvain, en solidarité avec les milliers de victimes des produits phytosanitaires, agriculteurs et vignerons, adultes et enfants riverains des champs, ouvriers de l'industrie agroalimentaire... Elle souhaite « ouvrir à des personnes extérieures la porte des chambres stériles, celle du pavillon des leucémiques », expliquer « pourquoi ils sont là, ces malades des pesticides »⁵.

« Il n'y aura pas non plus de procès, mais Gisèle Bienne écrira un livre, le récit de la fin tragique de Sylvain, en solidarité avec les milliers de victimes des produits phytosanitaires, agriculteurs et vignerons, adultes et enfants riverains des champs, ouvriers de l'industrie agroalimentaire... »

La Malchimie analyse ces empoisonnements à partir d'éléments scientifiques sur les produits eux-mêmes, rappelle l'histoire

des firmes qui les répandent sur la planète, étudie leur pouvoir économique et politique. Aux luttes des militants, aux combats judiciaires des victimes, aux articles et aux livres des scientifiques, l'écrivaine ajoute sa voix singulière, au plus près de ses personnages, de leurs expériences et de leurs émotions. Au cœur de l'ouvrage, sa source d'énergie, c'est l'affection de Gabrielle pour Sylvain : l'écrivaine et l'ouvrier agricole, complices de part et d'autre de la « ligne de démarcation » que leur évolution sociale avait tracée – ligne matérialisée sur le sol de la chambre stérile, qu'ils franchissent maintenant grâce à la force de leur enfance dans « le monde d'avant ».

I - Un empoisonnement criminel

En tant qu'ouvrier agricole, Sylvain a été empoisonné pendant cinquante ans. Il a commencé à travailler à la fin des années soixante. Jusque-là, les agriculteurs étaient restés relativement indépendants, ils décidaient des cultures, organisaient leur travail, conservaient leurs semences, utilisaient peu d'engrais. Ils appartenaient encore à une économie qui n'était pas dominée par le capitalisme international, mais, d'un autre côté, ils ne voyaient guère « la couleur de l'argent », les corps étaient marqués par un travail dur, les maladies étaient mal soignées, de rares enfants

3. G. Bienne, *op. cit.*, p. 32. L'association Phyto-Victimes a été créée, à l'initiative de Paul François, en mars 2011 par des professionnels du monde agricole gravement malades à cause de produits dits « phytosanitaires » afin de les aider à faire reconnaître leur maladie, souvent au prix d'une bataille

judiciaire, et d'agir pour que les produits nocifs soient retirés du marché.

4. G. Bienne, *op. cit.*, p. 27.

5. G. Bienne, *op. cit.*, p. 86.

avaient accès au lycée. Gisèle Bienne rappelle le bouleversement de l'agriculture mené par Edgard Pisani, ministre de l'Agriculture de 1961 à 1966. Il s'agit de développer une agriculture d'exportation au service de la puissance économique de la France : remembrements des terres permettant la circulation de nouveau matériel agricole, engrais et pesticides qui augmentent les rendements. Cela s'inscrit dans le développement de l'industrie depuis le début du XIX^e siècle, fondé sur une idéologie positiviste, une confiance totale dans le progrès : la science et la technique seraient capables d'améliorer les conditions matérielles d'existence de tous dans une société plus juste. Dans *La Steppe* de Tchékhov, en écho à la « Malchimie », deux personnages souffrent de cancers de la mâchoire dus au « mal chimique », le phosphore employé dans la fabrique d'allumettes : « Tchékhov [médecin] savait les souffrances des hommes, savait aussi leur incapacité ou leur impuissance à n'y rien changer »⁶.

Sylvain était aussi impuissant que les ouvriers russes ; il n'avait pas imaginé que les produits « phyto », conçus par des ingénieurs compétents, puissent être dangereux, « quelque chose de sérieux et de sensationnel, le progrès venu d'Amérique et d'Allemagne »⁷. Fantassin chargé de « traiter » les cultures, il s'est battu en

première ligne pour les rendements agricoles. La plaine serait propre, les récoltes abondantes. Chez lui, il a créé un « domaine » fertile et harmonieux. Dans le jardin de son « oasis », il « arrosait » copieusement ses plantations de légumes et de fleurs, les plus belles du village. Ces derniers temps, Sylvain s'occupait particulièrement de la culture des pommes de terre, rentable pour son patron, mais gourmande en divers produits chimiques. Comment aurait-il soupçonné qu'ils étaient dangereux ? La publicité les présentait comme inoffensifs : « presque entièrement biodégradables et amis de la nature ». Le patron ne l'a pas averti non plus.

De plus, la propagande donnait aux cultivateurs la mission de « nourrir la planète ». En réalité, par exemple, l'exportation en Afrique de farine à bas prix a mis à mal l'agriculture vivrière africaine⁸. En 2004, Edgard Pisani regrettera d'avoir développé sans mesure l'agriculture intensive⁹. « Des paysans ont été ruinés, les sols sont dégradés, les nappes d'eau et les rivières polluées »¹⁰. À l'hôpital, un ancien ouvrier de coopérative agricole, en phase terminale d'un cancer, confie à Gabrielle : « Les paysans ne sont plus que les exécutants des grandes firmes, leurs serfs dans certains pays »¹¹.

6. G. Bienne, *op. cit.*, p. 166. A. Tchékhov, *La Steppe, histoire d'un voyage*, 1888. La collusion entre les services sanitaires, les scientifiques et les entreprises capitalistes dès le XIX^e siècle, au nom de l'intérêt de l'industrie nationale, a été largement documentée par François Jarrige et Thomas Le Roux, *La contamination du monde. Une histoire des pollutions à l'âge industriel*, éditions du Seuil, 2017.

7. *Ibid.*, p. 30.

8. Voir R. Dumont, *L'Afrique noire est mal partie*, Le Seuil,

1962.

9. E. Pisani, *Un vieil homme et la terre, neuf milliards d'êtres à nourrir. La nature et les sociétés rurales à sauvegarder*, Le Seuil, 2004.

10. G. Bienne, *op. cit.*, p. 126. Par exemple, 220 000 km de talus ont été rasés en Bretagne pour le remembrement, en période de chute de la biodiversité et de « réchauffement » ces talus manquent.

11. *Ibid.*, p. 237.

Ceux qui ont, en revanche, largement profité de l'agriculture industrielle sont les banques (le Crédit agricole surtout), les multinationales du matériel agricole, de l'agrochimie et leurs actionnaires – « l'usine s'est insidieusement transportée à la campagne pour prendre possession de la plaine et du vignoble et altérer l'organisme de plusieurs de ses travailleurs »¹². Un infirmier apprend à Gabrielle que des agriculteurs atteints de leucémie se succèdent dans les chambres stériles de l'hôpital. Les premières victimes des pesticides sont les agriculteurs¹³, « les bouseux, les péquenots »¹⁴. La jeune femme rencontrée dans le vestiaire lui avait dit : « notre région détient le palmarès, cancers de la vessie pour les viticulteurs, cancers du sang, lymphomes pour les agriculteurs »¹⁵.

« Ils se protègent aujourd'hui mieux mais dans les années 60 et 70, on les voyait tête nue sur le siège de leur tracteur sans cabine rester des heures dans des nuages de pesticides. »

Le Centre international de recherche contre le cancer (CIRC) a classé « cancérogènes probables » le glyphosate (herbicide), le malathion et le dianazon (insecticides)¹⁶. On les appelle cependant « phytosanitaires » ou « phytopharmaceutiques » – « médicaments »

nécessaires à la protection et à la croissance des plantes. Quant au benzène utilisé comme solvant, omniprésent dans divers mélanges, il est considéré comme cancérigène par la Mutualité sociale agricole¹⁷ et par l'OMS depuis 1993¹⁸. Aux pages 120 et 121 de *La Malchimie* figurent des tableaux concernant les risques liés aux différents produits que manipulait Sylvain sans précaution particulière, comme la plupart des agriculteurs jusque vers 2010. On constate aujourd'hui une multiplication inquiétante des cancers¹⁹, de cas de maladies d'Alzheimer et de Parkinson : « l'inquiétude est grande quant à la santé des agriculteurs utilisant *larga manu* des pesticides divers. Ils se protègent aujourd'hui mieux mais dans les années 60 et 70, on les voyait tête nue sur le siège de leur tracteur sans cabine rester des heures dans des nuages de pesticides » (Axel Kahn²⁰).

Ces poisons agissent à petites doses, le cancer peut mettre une trentaine d'années pour se déclarer. Le benzène et le glyphosate sont à l'origine de modifications des cellules de la moelle osseuse caractérisées par la prolifération des blastes – ces cellules immatures provoquent une diminution des plaquettes et des globules blancs normaux, d'où la perte d'immunité. La moelle osseuse, située dans les os plats de l'homme, est « le berceau des cellules de son

12. *Ibid.*, p. 164.

13. Rapport de l'Anses de 2016 (voir l'article de Martine Valo dans *Le Monde* du 22 juin 2016).

14. G. Bienne, *op. cit.*, p. 29.

15. *Ibid.*, p. 27.

16. *Ibid.*, p. 21.

17. Tableau 4 du régime général de la sécurité sociale (Mutualité Sociale Agricole).

18. « Chronic exposure to benzene can reduce the production of both red and white blood cells from bone mar-

row in humans, resulting in aplastic anaemia » IPCS, 1993, Geneva, *World Health Organization, International Programme on Chemical Safety* (Environmental Health Criteria 150).

19. « Hausse de 46 % chez la femme et de 6 % chez l'homme depuis 1990, abstraction faite de l'augmentation de la population et de son vieillissement, « Les nouveaux cas de cancer en forte hausse en France », H. Morin, S. Cabut, P. Santi et P. Benkimoun, *Le Monde*, 2 juill. 2019.

20. A. Kahn, Blog, 31 août 2018.

sang, la source des globules rouges et blancs et des plaquettes. La moelle osseuse est une prodigieuse usine qui, chaque jour, fabrique des milliards de cellules sanguines. C'est dans la plaine, le berceau des céréales, que le berceau du sang a été endommagé chez Sylvain »²¹.

Plus d'un million de personnes travaillent dans l'agriculture et bien davantage sont exposées à ces produits, particulièrement des enfants. Or les multinationales, la FNSEA et la plupart des institutions sanitaires officielles pratiquent un déni systématique. Le déni des malades qui ne veulent pas mettre en cause des certitudes rassurantes, reconnaître qu'ils ont été trompés, est différent du déni de ceux qui sont liés par des intérêts économiques, comme les patrons de la grosse ferme qui employait Sylvain. Les dénégations cyniques des multinationales sont d'une tout autre nature : campagnes publicitaires, instillation constante du doute sur les rapports scientifiques indépendants, études truquées payées à des scientifiques renommés, lobbying auprès des politiques. Depuis la parution du livre de Rachel Carson, *Silent Spring*, en 1962, les tenants des pesticides font preuve de mauvaise foi et mentent : « Ces industriels sèment le mal et le mal en impose. Ils peuvent tout acheter, experts, avocats, politiques. Chez eux, ça fonctionne en vase clos, c'est "Secret défense" »²². Ils s'évertuent à nier les effets pathogènes des pesticides,

quelles que soient les conséquences – la disparition de milliards d'abeilles, les effets des perturbateurs endocriniens sur des mères et leurs enfants, les maladies neurologiques et les multiples cancers dans le milieu agricole. Dans l'épilogue de *La contamination du monde*, F. Jarrige et T. Le Roux constatent que « La fabrique de l'impuissance face aux pollutions constitue un phénomène majeur des politiques publiques contemporaines »²³.

Comment combattre ? Le rôle de la justice est important : 1505 plaintes ont été recensées par le Parquet de Paris pour « mise en danger de la vie d'autrui », « tromperie aggravée », « atteintes à l'environnement »²⁴. Le collectif Justice Pesticides a répertorié 87 plaintes déposées contre des firmes de produits phytosanitaires en France²⁵. L'évolution de la réglementation est nécessaire tant les rapports sont alarmants : Santé publique France conclut que des perturbateurs endocriniens sont « présents dans l'organisme de tous les Français » et « des niveaux d'imprégnation plus élevés sont retrouvés chez les enfants », mais les seules mesures consistent à « informer le grand public sur la présence éventuelle de perturbateurs endocriniens dans les produits de consommation courante »²⁶. Deux rapports, l'un de l'inspection générale des affaires sociales (IGAS), l'autre du Conseil général de l'environnement et du développement

21. G. Bienne, *La Malchimie*, op. cit., p. 164.

22. G. Bienne, op. cit., p. 30.

23. F. Jarrige et T. Le Roux, op. cit., p. 355.

24. S. Foucart, *Le Monde*, 27 août 2019.

25. Association Justice Pesticides (fondée par Corine Lepage)

15 sept. 2019.

26. S. Mandart, « Des perturbateurs endocriniens imprègnent tous les Français et surtout les enfants », *Le Monde*, 3 sept. 2019.

durable (CGEDD) dressent chacun un bilan accablant du troisième plan national santé-environnement en vigueur de 2015 à 2019 : « il est très rare que sur un sujet aussi important que l'impact de l'environnement sur la santé, une politique publique se situe à un tel niveau de défaillance » estime l'épidémiologiste William Dab²⁷.

Les lobbies de l'agrochimie sont à l'origine de cette « défaillance ». Paul François cite un document, obtenu par un de ses avocats, d'un cadre de Monsanto : « Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre un dollar de business »²⁸ – l'augmentation des profits l'emporte donc sur la destruction croissante de la planète et des humains. Ces firmes ont été impliquées dans l'industrie de guerre qui leur a rapporté quantité de dollars. Bayer a produit l'ypérite (gaz moutarde) pendant la Première Guerre mondiale. Pendant la Seconde, il a « utilisé » des prisonnières du camp d'Auschwitz pour de terribles expériences. Le consortium IG Farben, auquel Bayer était rattaché, a contribué à financer l'ascension d'Hitler et procuré le Zyklon-B aux nazis. Pendant la guerre du Vietnam, Monsanto fabriquait « l'agent orange » (défoliant) dont les effets persistent aujourd'hui²⁹. Quand l'armée américaine a cessé d'utiliser du DTT dans la guerre du Pacifique, les usines ont continué à en produire – pour

l'agriculture et les jardins. C'est ainsi que le printemps devint silencieux³⁰ : « Ce sont des produits de guerre en temps de paix. Ce sont des tragédies que les firmes étouffent par des moyens très retors. Ceux qui parlent passent pour des écorchés vifs ou des idéologues. On les renvoie à toutes sortes d'incompétences, mais il existe plusieurs savoirs, la connaissance du terrain en est un³¹ ».

Le journaliste Benoît Bouscarel a demandé à Gisèle Bienne si elle avait une fonction de « lanceur d'alerte ? »³² Oui, sans aucun doute, mais *La Malchimie* agit d'une manière différente de celle des scientifiques et des militants. La littérature est fondée sur « la connaissance du terrain » : le cas de Sylvain, de l'enfance à l'hôpital, permet une approche sensible de la réalité.

II - Renaître par la fiction

Le jour où Gabrielle apprend l'hospitalisation de Sylvain, elle vient de découvrir le livre que David Rieff a consacré à sa mère, *Mort d'une inconsolée, les derniers jours de Susan Sontag*³³. Atteinte pour la troisième fois d'un cancer, Susan Sontag voulait à tout prix survivre, ne serait-ce que quelques mois : « Sauvée, elle n'écrirait plus

27. S. Foucart, « 110 mesures, aucun effet : les ratés du plan santé environnement », *Le Monde*, 8 juill. 2019.

28. P. François et Anne-Laure Barret, *Un paysan contre Monsanto*, Fayard, 2017, p. 143.

29. Le Vietnam a perdu 23 % de sa superficie forestière et 40 % des terres arables ont été contaminées (F. Jarrige et T. Le Roux, *op. cit.*, p. 224).

30. R. Carson, *Silent Spring*, Houghton Mifflin Company, 1962.

31. G. Bienne, *op. cit.*, p. 122.

32. B. Bouscarel, « L'agriculture empoisonnée selon Gisèle Bienne », *L'invité(e) culture, France-Culture*, 2 août 2019.

33. D. Rieff, [*Swimming in a Sea of Death: A Son's Memoir*, Granta, 2008], *Mort d'une inconsolée, les derniers jours de Susan Sontag*, Marc Weitzmann trad., Climats, 2008.

d'essais mais des romans. Elle renaîtrait par la fiction. [...] Elle ne ferait plus maintenant que ce qui comptait vraiment pour elle – et cela signifiait par-dessus tout écrire plus de fiction. Il lui fallait juste le temps pour ça : du temps pour écrire »³⁴. Susan Sontag pensait-elle, arrivée à cette extrémité, que la fiction serait au plus près de la vie dans sa dimension sensible et par là atteindrait une vérité essentielle ?

Or dès son enfance, Gabrielle racontait des histoires pour consoler ses petits frères, les aider à grandir ou, tout simplement, pour leur faire plaisir : « Sylvain m'entraînait dans le fond de l'étable, là j'inventais un conte. Il tenait le petit veau par le cou et tous les deux tendaient l'oreille »³⁵. Elle agençait leurs expériences dans des fictions où intervenaient aussi des animaux, des personnages inventés, des événements fantastiques. Selon le philosophe Jean-François Billeter, le processus technique et commercial « s'est imposé comme une rationalité supérieure à cause de sa rigueur, de ses développements infinis et de son efficacité pratique ». Il ignore « les synthèses imaginatives qui donnent sens aux mots et naissent en nous par intégration d'éléments de notre expérience. Il exclut l'imagination seule créatrice de sens »³⁶ car elle permet d'inventer des mondes et de les partager. Ce sont les rapports truqués et la publicité de l'industrie chimique qui mentent, non la fiction.

La Malchimie dénonce la violence faite au langage : derrière les mots « phytosanitaires » et « phytopharmaceutiques », il y a des poisons qui rongent des corps vivants, il y a la souffrance et la mort. Pendant une guerre, ce qui se cache derrière les récits héroïques de la presse et les discours emphatiques lors des remises de médailles, c'est la détresse des hommes et de leurs proches.

« *La Malchimie* dénonce la violence faite au langage : derrière les mots « phytosanitaires » et « phytopharmaceutiques », il y a des poisons qui rongent des corps vivants, il y a la souffrance et la mort. »

Sylvain, par son métier, appartenait au système rationnel et efficace de l'agriculture industrielle ; il ne pouvait en percevoir les dangers. Gabrielle, elle, voit les effets réels sur les êtres humains. Face à la « malchimie » mortifère, l'alchimie de l'artiste donne vie aux êtres. Sylvain n'est pas un chiffre dans la statistique des victimes³⁷, c'est un homme « fier de son métier, de son savoir-faire³⁸ ». Il est joyeux, généreux, drôle, sensible et bon : « Il savait si bien habiter maison, verger et jardin, veiller à l'éclosion des fleurs, au mûrissement des fruits, ouvrir une bouteille de bon vin, allumer un feu, faire rire petits et grands, éclairer notre lanterne »³⁹. Son métier était au centre de sa vie, la plaine le centre de gravité de son

34. G. Bienne, *op. cit.*, p. 195.

35. G. Bienne, *op. cit.*, p. 83.

36. J.-F. Billeter, *Esquisses*, Allia, 2018, p. 80.

37. Son cas a-t-il été répertorié à l'hôpital parmi les victimes d'empoisonnement ? On ne sait si ses cheveux et ses urines ont été analysés pour mesurer le taux d'intoxication aux

divers produits chimiques. Paul François et ses avocats se sont aussi étonnés de l'étrange absence de ces évaluations dans les centres anti-poisons.

38. G. Bienne, *op. cit.*, p. 159.

39. *Ibid.*, p. 222.

monde : « Il aimait en juin les vagues des orges sous le vent, la douceur de la plaine, sa vie secrète, impalpable. Il aimait conduire le tracteur, manier les outils. Année après année, il a labouré, hersé, ensemencé, moissonné des milliers d'hectares »⁴⁰.

Il est si vivant que ses souffrances révoltent d'autant plus le lecteur. Pendant neuf mois Gabrielle l'accompagne tout au long de son traitement : il subit d'abord une chimiothérapie drastique en chambre stérile censée « tuer les blastes » et échappe de justesse à un arrêt cardiaque. La chimio échoue. Il est ensuite transféré dans un service d'hématologie, où il contracte plusieurs infections graves. Pendant l'été, il revient quelques semaines dans son « oasis ». Il y respire le parfum des thuyas, écoute le chant du merle : « La maison, le jardin, le verger sont comme un prolongement de son corps. Qu'on ne lui parle pas de fatigue ni de précautions à respecter, il a toujours fait les choses "à fond" »⁴¹. Chaque jour il se rend à l'hôpital, à 120 km de chez lui, pour un traitement au vidaza : « un temps sans chimio joue contre lui, un temps avec chimio le bousille »⁴². À l'automne son hématologue lui annonce la fin du traitement : les blastes pullulent, son corps est ravagé. « Elle n'a pas pris de gants, crois-moi, pour m'annoncer qu'on arrêta le traitement, qu'on ne pouvait

plus rien... »⁴³. S'il refusait la pitié, Sylvain tenait aux marques d'estime : « Il attendait un mot gentil pour avoir parcouru tout ce chemin aux côtés de son hématologue et ce fut comme l'annihilation de sa personne »⁴⁴. C'est ce que Simone Weil appelle « malheur », la conscience obscure d'être complètement abandonné : « on m'a soustrait. J'ai additionné le plus de travaux possible, et on m'a soustrait. Je suis le résultat d'une soustraction. Eh oui... »⁴⁵ Simone Weil précise : « La partie de l'âme qui demande "Pourquoi me fait-on du mal ?" est la partie profonde qui en tout être humain est demeurée depuis la première enfance parfaitement intacte et parfaitement innocente »⁴⁶.

« Pourquoi me fait-on du mal ? » tel est le cri des amputés à la guerre, des irradiés ou des brûlés au napalm. Georges Duhamel, médecin sur le front, révèle « l'envers de la guerre » dans un livre intitulé ironiquement *Civilisation* : « Il n'y aura pas de repos possible tant que les hommes souffriront comme je les vois souffrir »⁴⁷ – comme Gabrielle voit souffrir Sylvain : « Son dos s'est couvert de bleus, sa peau est extrêmement sensible. Sous l'action des blastes et de sa toux, des os se sont effrités, fracturés, une douleur aiguë l'empêche de respirer. On l'a mené jusqu'à cette impensable extrémité et on l'abandonne »⁴⁸. Et « ils sont tous morts,

40. *Ibid.*, p. 159.

41. *Ibid.*, p. 188.

42. *Ibid.*, p. 178.

43. *Ibid.*, p. 209.

44. *Ibid.*, p. 210.

45. *Ibid.*, p. 232.

46. Simone Weil, *La personne et le sacré*, Rivages poche, 2017, p. 78.

47. Georges Duhamel, *Civilisation* [prix Goncourt, 1918] in *Vie des Martyrs et autres récits de guerre*, Omnibus, 2005, p. 706.

48. G. Bienne, *La Malchimie*, p. 213.

les voisins de chambre de Sylvain, c'est un peu comme à la guerre »⁴⁹ – à la guerre de 14 où des corps ont été déchiquetés par la mitraille et les éclats d'obus, asphyxiés par les gaz : « La mort vous prend, rien à faire, les champs de blé et de pommes de terre sont aussi champs de bataille. La peste soit des pesticides »⁵⁰. Gisèle Bienne, auteur de trois livres sur la Première Guerre mondiale⁵¹, a développé une écoute très fine à la vulnérabilité des corps dans une guerre industrielle.

Après la mort de Sylvain, Gabrielle cherche à rencontrer son « âme errante » selon l'expression employée en Chine à propos des « morts injustes » qui hantent les vivants. Elle entend sa voix dans la cafétéria de l'hôpital. Autour de lui se rassemblent les millions de « morts injustes » depuis le début du XIX^e siècle, ouvriers des mines, de l'industrie chimique et pétrolière, de l'amiante, du cuivre, du nucléaire, agriculteurs, victimes collatérales des fumées, de l'épandage de produits toxiques, des lieux de stockage de déchets. La liste est interminable.

Jean-François Billeter compare la course à l'abîme, où les capitalistes, les financiers et leurs alliés politiques entraînent le monde, à un cancer : « Ils sont persuadés que le malade sera sauvé quand ils l'auront définitivement privé de ce qui lui reste de défenses immunitaires et n'opposera plus aucune résistance à leur entreprise.

Ils ne peuvent concevoir autre chose [...]. C'est le stade de la métastase généralisée. Ce développement a une limite : la mort du patient. Mais ils n'en ont cure »⁵². Le cancer de Sylvain apparaît à la fois comme une conséquence des produits chimiques et comme un signe du fonctionnement de l'agrochimie qui « n'a cure » de la mort du « patient » : les travailleurs de l'agriculture et l'humanité tout entière. La secrétaire exécutive de la Convention sur la diversité biologique à l'ONU espère que « l'humanité ne sera pas la première espèce à documenter sa propre extinction »⁵³.

« Gisèle Bienne, auteur de trois livres sur la Première Guerre mondiale, a développé une écoute très fine à la vulnérabilité des corps dans une guerre industrielle. »

La littérature est essentielle pour construire un monde où la vie d'un Sylvain et la souffrance de sa sœur pèsent plus qu'un « dollar de business ». Elle nous rend lucides « face à l'apocalypse », sans craindre les affects dits « négatifs » – la peur devant la toute-puissance de l'industrie soutenue par les gouvernements, l'indignation, la révolte, la colère. Mais aussi l'empathie envers ceux qui souffrent, la solidarité avec les victimes et leurs proches.

Quand nous regardons les champs « impeccables », les agriculteurs sur leurs tracteurs puissants, nous sommes bien loin

49. *Ibid.*, p. 240.

50. *Ibid.*, p. 225.

51. G. Bienne, *Le cavalier démonté* (L'École des loisirs, medium, 2006), *La Ferme de Navarin* (« L'un et l'autre », Gallimard, 2008), *Les Fous dans la mansarde* (Actes Sud, « Un endroit

où aller », 2017).

52. J. – F. Billeter, *op. cit.*, p. 84.

53. C. Pasca Palmer, « Stop Biodiversity loss or we could face our own extinction, warns UN », *The Guardian*, November 6th, 2018.

d'imaginer ce que vivent les victimes de la malchimie dans les hôpitaux. Günther Anders, philosophe des catastrophes du XX^e siècle, écrivait que l'indifférence face à la gravité de la situation réside dans la distance entre ce que nous percevons et ce que nous sommes capables d'imaginer : « comme ils ont l'air inoffensifs ces bidons de Zyklon B – je les ai vus à Auschwitz – avec lesquels on a supprimé des millions de gens ! »⁵⁴. Pour stimuler l'imagination, il écrivait des fictions : « Pour être à la hauteur de l'empirique, il nous faut mobiliser notre imagination. C'est elle la perception d'aujourd'hui »⁵⁵. Les bidons de glyphosate ont l'air bien inoffensifs, rangés dans la « pharmacie » d'une ferme. *La Malchimie* mobilise notre imagination sur les conséquences de leur contenu épandu chaque jour. Anders disait aussi qu'il faut une langue accessible à tous et poétique, qui parle au cœur. La force de *La Malchimie* répond aux mensonges, au cynisme, à la cruauté par l'affection qui lie le frère et la sœur depuis l'enfance.

III - Le frère et la sœur

Le roman donne vie à Sylvain, c'est d'abord un « sujet » avec sa personnalité propre, construite pendant l'enfance au contact de ses frères et sœurs, de ses camarades footballeurs, des animaux, des

plantes. Quand elle apprend sa maladie, elle voit « la marée de l'herbe ». Chaque matin d'été, ils emmenaient des vaches dans un pré éloigné : « Aller jusqu'au saule avec nos sept et huit ans était un périple. Les bêtes se trouvaient déjà sous l'arbre que nous étions encore comme deux statues à l'entrée du pré, les pieds dans la terre spongieuse, de l'herbe jusqu'au ventre. Elles dansaient, cabriolaient dans cette herbe gorgée de rosée, des folles transformées en chèvres. Nous étions au bord d'une mer aux vagues très hautes »⁵⁶. Gisèle Bienne a évoqué leur complicité dans *Bleu, je veux* : enfants rêveurs, Corail-des-mers et Silex-des-terres tissent dans le pré des relations joyeuses avec tous les vivants : herbe, saules, roseaux, oiseaux, grenouilles, libellules et vaches – qui sont des personnes : « Je suis une des seules, Noiraude, à savoir qui tu es », dit Corail⁵⁷. L'intensité de leurs sensations au contact des plantes et des animaux, le partage des jeux et du travail ont fondé leur rapport au monde.

Ils furent liés pendant dix années « par le pacte de l'herbe », celle des prés et celle du terrain de foot. Ils partageaient de multiples joies : le matin avec les bêtes dans le pré, l'après-midi avec les moissonneurs dans la plaine brûlante : « Nous avons travaillé autant que les hommes, les ficelles des gerbes ont rougi nos doigts, les ronces et les chardons griffé nos chevilles. Au bout du champ, nous sommes des cabris

54. G. Anders, « *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?* » : *Entretien avec Mathias Greffrath*, trad. Christophe David, Allia, Paris, 2001, p. 66.

55. G. Anders, *op. cit.*, p. 66.

56. G. Bienne, *La Malchimie*, *op. cit.*, p. 41.

57. G. Bienne, *Bleu, je veux*, éditions du Seuil, 1983.

dans les chaumes »⁵⁸. Ils avaient acquis dignité et autonomie par leur participation au travail, mais ces « responsabilités précoces » n'étaient pas sans provoquer des « peurs » : « Le petit frère et sa grande sœur ont ensemble connu des peurs particulières alors que c'était la joie qu'ils aimaient, ils étaient faits pour la joie et le jeu »⁵⁹. Ils jouaient le soir dans les vergers et les ruelles : « envolées, passes inattendues, le ballon mène la danse. Comme les hirondelles au-dessus de nos têtes, nous y allons de nos virevoltes »⁶⁰. Sylvain deviendra footballeur et entraîneur amateur. Ils sont restés proches jusqu'à la fin de l'adolescence, puis leurs chemins ont bifurqué, Gabrielle a fait des études, est partie en ville ; Sylvain est devenu ouvrier agricole, car le frère aîné « a tout raflé ».

L'affection de Gabrielle pour Sylvain est le foyer d'énergie du roman : « Il était mon petit garçon, j'avais pour lui des attentions de jeune mère. Pourquoi faut-il que ces ogres de l'agrochimie soient venus rompre les charmes ? »⁶¹. La narratrice exprime son angoisse : « Mon frère [...] est passé de la chimie des champs à celle de l'hôpital. Mon cœur se contracte, la bête sauvage de l'angoisse se cogne aux barreaux de sa cage pendant que dans l'unité de soins protégés, les poches d'acides se vident »⁶². La chimie envahit la terre, nos maisons, nos assiettes,

les pharmacies et les cathéters. Gabrielle se « sent vulnérable, au bord d'une faille »⁶³ ; elle se perd dans les couloirs, ne parvient pas à sortir des chambres stériles : « Le pré d'hier, la chambre stérile d'aujourd'hui, mais comment ça se fait ? Qui m'expliquera ? Nous avons tout perdu »⁶⁴. Expliquer, non, mais imaginer des espaces contrastés dans le roman : les prés naturels et les champs traités, la chambre d'hôpital et la mansarde de l'artiste ouverte sur le ciel, avec des poupées, des livres, de la musique : « Regarder la neige qui tombe sur un air de jazz, c'est bon »⁶⁵.

Moment de « civilisation » dirait Duhamel. Après avoir décrit l'outillage moderne des hôpitaux à la fin de la guerre, il conclut : « La civilisation n'est pas dans toute cette pacotille terrible ; et, si elle n'est pas dans le cœur des hommes, eh bien ! elle n'est nulle part »⁶⁶. Elle est dans le cœur de Gabrielle, elle était dans le cœur d'enfant joueur de Sylvain. Lors de la dernière visite de Gabrielle, Sylvain torturé par la souffrance, murmure « le contrat », il s'agit du contrat de leur jeune frère engagé comme gardien de but dans une grande équipe de football : « Plaisir immense de le savoir en pensée sur un terrain de football avec ses anciens camarades, joueur jusqu'au bout, du côté des hommes et du partage jusqu'au bout »⁶⁷. Sylvain et son petit frère étaient défenseurs sur le terrain, Gabrielle l'est aussi sur le sien.

58. G. Bienne, *La Malchimie*, op. cit., p. 15.

59. *Ibid.*, p. 93.

60. *Ibid.*, p. 16.

61. *Ibid.*, p. 152.

62. *Ibid.*, p. 68.

63. *Ibid.*, p. 198.

64. *Ibid.*, p. 95.

65. *Ibid.*, p. 103.

66. G. Duhamel, *Civilisation*, p. 389.

67. G. Bienne, op. cit., p. 221.

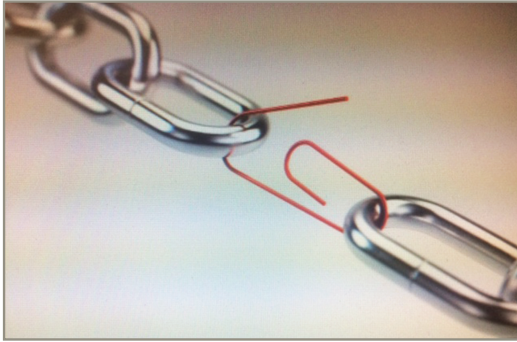
Les uns défendaient leur équipe, leur dignité d'homme, l'autre sa liberté, son énergie créatrice, sa puissance d'agir⁶⁸. Leurs jeux d'enfants, leurs relations avec les

autres vivants et leur affection réciproque ont donné à l'auteure de *La Malchimie* la force de résister par l'écriture à l'emprise du « malheur » – pour Sylvain et pour les victimes de cette violence. Écrire le livre est un acte d'amour envers le frère disparu : « Sylvain, c'est une part de toi. Tu lui dois ça »⁶⁹.

« Leurs jeux d'enfants, leurs relations avec les autres vivants et leur affection réciproque ont donné à l'auteure de *La Malchimie* la force de résister par l'écriture à l'emprise du « malheur. »

68. Voir G. Bienne, *La brûlure suivie de Marie-Salope*, Actes Sud, 2015.

69. G. Bienne, *op. cit.*, p. 167.



Il est significatif que le mot vulnérabilité ait fait son entrée dans le vocabulaire des sciences sociales pour désigner l'exposition aux menaces sur l'environnement. Non qu'il n'existât pas jusqu'alors. Mais l'ampleur des méfaits écologiques exigeait qu'on les nomme. Et sentir leurs effets sur les populations vulnérables au-delà d'une froide terminologie technique. Pour cela, le roman par sa puissance narrative dévoile la réalité d'un mal qu'on ne veut guère voir en face. C'est toute la valeur de *la Malchimie* de Gisèle Bienne superbement commentée dans ce numéro des *Cahiers de la justice* par Colette Camelin. Ce récit lève le silence sur les conséquences fatales de l'usage des pesticides pour la santé des agriculteurs. On y suit dans les moindres détails la fin d'un ouvrier ayant passé sa vie dans les champs à utiliser les produits de l'agrochimie. C'est la force de ce type de récit très charnel de nous faire entrer dans ce que vivent au quotidien ces hommes prématurément vieillis et malades. Eux qui ont cru au progrès de la science et à ses mots (produits « phytosanitaires », « glyphosate »), découvrent dans leur chambre d'hôpital l'autre nom

du projet productiviste : leucémie, tumeur cérébrale, cancer du sang, mélanome, blastes, troubles cognitifs, moelle osseuse détruite... Ils se souviennent aussi. Ne leur avait-on pas dit pour lancer la politique agricole des années 60 qu'ils auraient tout à gagner à se lancer dans l'agriculture intensive ? Que reste-t-il de leur vie alors qu'ils attendent la fin dans une chambre d'hôpital ? L'agrochimie n'a cure de la mort des patients.

Ce livre parle de ces hommes taiseux. « *Les vieux paysans*, écrit Gisèle Bienne, *quittaient ce monde courbés, cassés, sans une plainte. On tarde à consulter un médecin quand les bêtes exigent d'être traites matin et soir, qu'il faut semer, planter à temps, quand la moisson ne peut attendre, que le matériel vous lâche ou que vos douleurs au dos ou à la hanche ralentissent votre rythme de travail* » (p. 125). Alors ils pourront déposer plainte contre le glyphosate, cette arme chimique, demander réparation, attendre que justice leur soit rendue. Mais comment trouver la preuve convaincante, monter un dossier avec des dates, des noms de produits, des photos... alors qu'on n'a plus de force. C'est le rôle de l'association Phyto-Victimes et du collectif « Justice Pesticides » de prendre le relais et de conduire une bataille de la reconnaissance à l'issue incertaine.

Le roman par sa précision documentaire et l'empathie saisie au ras des cas singuliers donne une tout autre réponse. Il rend un dernier hommage à ces hommes qui doivent prendre en charge la maladie. Il porte témoignage du mal commis sur la vie nue. Témoigner comme on ouvre une fenêtre pour ne pas étouffer, pour dire l'injustice de cette catastrophe silencieuse, pour « résister par l'écriture à l'emprise du malheur » conclut Colette Camelin.

DA|LOZ
www.dalloz.fr



Réf. : 621904